

IMPRESSIONS SUR LA SITUATION EN TURQUIE (1)

CONSTANTINOPLÉ.

Les Allemands dirigent tout

Les progrès de la civilisation européenne se sont guère fait sentir, jusqu'à présent, parmi les vrais Turcs de Constantinople. Un fanatisme héréditaire y règne, vivement ou endormi, suivant les circonstances. C'est en ces heures graves que beaucoup d'incrédulいた d'autrefois s'en aperçoivent.

C'est la première observation que fait en ce moment l'étranger qui parcourt les rues de Constantinople. Tous les regards sont à lui, gonflés de haine, comme une menace. Beaucoup se cachent, d'autres s'enfuient s'ils le peuvent, et le même gouvernement turc conseille à tous de prendre le fez pour éviter des incidents regrettables.

J'ai déjà dit que c'est la terreur la plus effrénée. Les Grecs et les Arméniens, toutefois, sont ceux qui en souffrent le plus. A Mitylène on a dû accueillir beaucoup de ces malheureux provenant de Smyrne, de Vouria, de Rodosto, qui s'étaient sauvés à la nage et dans des petites barques, se réfugiant d'abord dans des îlots déserts, sans nourriture, sans abri.

Les hommes valides sont obligés de faire le service militaire dans les rangs de l'armée turque, mais ils sont soumis à un régime spécial, tyrannique. Ils ne sont plus des soldats, ils sont des condamnés aux travaux forcés qui, à la fin, se traduisent toujours en une condamnation à mort des plus affreuses.

L'extermination des Arméniens continue avec une férocité infernale. On les pille, on les exile, on les massacre. Ceux de Mersivan, d'Amasia, de Tokat, parmi d'autres, ont dû embrasser l'Islamisme pour échapper à la mort. La plupart, néanmoins, ont été chassés comme un troupeau vers la Mésopotamie. Quelques-uns seulement y sont arrivés. Les autres ont péri en route.

Plus de 150.000 de ces victimes sont passées par Etchmiatzine. Ils couchent tous au milieu des champs. Comme nourriture, ils se contentent de ce que le hasard leur procure. Nulle protestation des ambassadeurs neutres n'a réussi à mettre un terme à ces exploits de fanatisme.

Cette activité sectaire n'a d'égale que l'indolence des Turcs pour tout le reste. Ils ne s'occupent de rien, tout traîne. Sans les Allemands, les Alliés seraient depuis longtemps à Constantinople.

Le prince Hohenlohe-Langenberg, envoyé par le gouvernement de Berlin, avait même l'intention de faire assumer par des compatriotes toute l'administration suprême des Ottomans. Telles étaient du moins les instructions reçues, et il posa la question dans une séance de la Couronne. Les adversaires de ce régime sont toutefois nombreux et la haine contre Enver pacha plus profonde qu'on ne le pense. On dut donc renoncer à cette nouvelle méthode, de peur que les rancunes sourdes de beaucoup ne se manifestassent d'une façon trop soudaine et trop brutale...

Cependant, de fait, ce sont les Allemands qui dirigent tout par le canal des ministres titulaires. D'abord tous les trains arrivent pleins d'ouvriers allemands, surtout de l'industrie mécanique. Les quelques ateliers de construction installés dans la capitale ont été déménagés il y a déjà quelque temps. La plupart des outils et tours ont été dirigés sur l'arsenal de Gallipoli et de Tophané, où on travaille jour et nuit pour la fabrication de guerre. Toute l'organisation — il va sans dire — est allemande.

Du haut de la tour de Galata

C'est très difficile d'approcher de ces endroits qu'on surveille d'une façon méticuleuse. J'ai pu les voir à loisir du sommet de la tour de Galata.

Elle est ancienne, la tour, et il faut bien des recommandations pour y monter. En général on la ferme au public et tout autour, en bas, les visiteurs désillusionnés se contentent de prendre une tasse de café assis auprès de vieilles tables.

Le spectacle qu'on découvre là-haut est féérique. Toute la Turquie semble sous les yeux qui, d'un bout à l'autre, passent à loisir en revue les endroits célèbres dans l'histoire.

Après quelques instants d'observation, ne voyant en somme qu'un décor sans pareil, je prends la jumelle et c'est le *Goeben* que je remarque. Le fameux bateau allemand est là, toujours, un peu loin de la Corne d'Or, car il s'abrite dans un recoin des îles des Princes.

Presque sous mes pieds j'ai l'arsenal de Tophané. On y travaille fébrilement, mais on y fait surtout des réparations. Des voitures pleines de canons défraîchis attendent en effet dans la grande cour intérieure. On les décharge un à un, et les canons sont introduits dedans comme des blessés qui arrivent à l'hôpital militaire. D'autres en sortent après, luisants et beaux. Ils sont sans doute guéris et vont reprendre leur poste...

Il m'est aisé de voir aussi quelques personnages dirigeant avec soin les travaux d'une douzaine d'ouvriers. Ils ont tous l'air allemand. Je suis leurs manœuvres et je vois qu'ils ajustent des pièces à une petite cloque de fer à moitié bâtie. C'est en dehors de l'arsenal, sur une digue sèche, tout près de l'eau. J'essaie de bien voir à l'aide de ma jumelle et à la fin je peux déchiffrer la nature de cette construction qui, sur le coup, me parut bizarre. C'est un sous-marin...

Un bateau plein de charbon avait réussi ce jour-là à franchir la barrière des Alliés. On le déchargeait à Tophané, car ces précieuses matières, lorsque par hasard on peut les introduire, vont tout droit aux arsenaux. Le peuple, lui, s'en passe...

J'ai voulu donc savoir quels étaient les prix de ces articles, mais il m'a été impossible de le tirer au clair. Charbon et benzine sont défendus, sauf à certains dépôts contrôlés par le ministère de la guerre. Ce qui reste, s'il en reste, on le donne pour en faire une distribution dans le voisinage, à des prix toujours plus fantastiques. Le pétrole, par exemple, ne vaut pas moins de 15 piastres le litre (3 francs), si on l'achète en gros. Au détail, il faut le payer 20 piastres (4 francs).

Je peux dire que la situation des Turcs est désespérée et que Constantinople ne saurait tarder à capituler, si les événements ne modifient pas l'état actuel des choses.

Tous en ont le pressentiment et, parmi les Turcs, c'est ce qui augmente leur rancune. Le sultan lui-même en est malade. Le fameux trésor de la Pointe du Sérail semble sur le point d'être déménagé, car des caissons s'y dirigent sans cesse avec des coffres-forts mystérieux qui prennent, au retour, des voies inconnues.

Les nouvelles officielles sont toutefois rassurantes, ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, que la foule chuchote, car les faits tangibles sont plutôt sombres. Du reste, la fantaisie orientale s'impressionne rapidement, ce qui a produit déjà de vraies paniques.

Le Sultan était vraiment malade

La nouvelle publiée par les journaux de la maladie de Mehmet V le jour de son mariage, provoqua parmi le peuple une stupéfaction énorme. On le croyait assas-

siné ; on murmurait tout bas, on citait même des noms.

Le sultan, réellement malade, en eut vent et s'en émut. Il fallait prouver à la foule, comme tant de fois hélas ! depuis son règne, qu'il n'avait succombé ni sous le poignard ni sous la drogue...

C'était un vendredi, le jour de fête des Turcs. De très bonne heure la mosquée de Yildiz, près du Bosphore, présentait un aspect superbe et magnifique. Les coupoles et minarets blancs, reluisant sous l'éclat d'un beau soleil, semblaient une riche parure prête à couronner le sultan dans ces milieux de mystère.

La foule se pressait, toujours plus nombreuse, contenue par les troupes, qui obligeaient à faire la haie tout au long, des deux côtés, en laissant un large chemin pour Mehmet V et sa suite. Un tapis du palais couvrait le sol sur une grande étendue. Au bout de quelque temps le cortège apparut avec toute la splendeur des fêtes orientales. D'abord des cavaliers ouvraient la marche, après c'étaient des officiers et généraux, chamarrés d'or, fiers comme des héros retour d'une victoire. Des princes de la maison impériale occupaient des voitures et, enfin, Mehmet V, dans son carrosse, affreusement pâle, courbé, dénotant sur ses traits une souffrance réelle, suivait résigné, pour disparaître aussitôt sous les voûtes de la Mosquée.

L'accès en était interdit à la foule ; mais, de la grande porte, restant ouverte, on pouvait suivre plus ou moins de loin la cérémonie. Tous ces princes et hauts dignitaires de la cour se rangeaient, s'agenouillaient, se courbaient jusqu'à pouvoir embrasser les dalles. Le sultan, lui, occupait une tribune à gauche, en face de la chaire où le prêtre turc récitait des versets du Koran et chassait les mauvais esprits en tournant la tête à droite et à gauche, suivant le rite.

Après, avec le même appareil, tous ces personnages sortirent en accompagnant le sultan. Les canons retentirent, quelques rares citoyens acclamèrent en poussant de faibles cris, puis, le calme et le silence régnèrent. Le peuple pouvait donc respirer : Mehmet V n'avait encore succombé ni sous le poignard ni sous la drogue...

T. BENS.

(1) Les précédents articles ont paru dans les numéros des 24 et 26 octobre et 2 novembre.